

ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION...

Sixième partie: **LE NÉO-DARWINISME CONTRE L'ÉVOLUTION ET LA RÉVOLUTION** (1)

Ainsi l'ignorance diminue, et, chez l'évolutionniste révolutionnaire, le savoir dirigera bientôt le pouvoir. C'est là le fait capital qui nous fait espérer avec confiance que l'Humanité est entrée dans une période de développement heureux et que, malgré l'infini complication des choses, les éléments de progrès l'emportent sur ceux de régression. Certes, l'espérance et la crainte se combattent dans les esprits et la netteté de nos connaissances scientifiques ne nous permet pas encore de répondre avec certitude à ce sujet. Cependant, en juxtaposant tous les arguments, ceux qui témoignent d'une décadence et ceux qui prouvent une marche en avant, il paraît que ceux-ci sont de beaucoup les plus forts et que chaque jour d'évolution nous rapproche de cette révolution qui détruira le pouvoir despotique des personnes et des choses, et l'accaparement personnel des produits du travail collectif.

Une première cause de grand espoir est que nos adversaires ne songent plus que par accès, et sans y croire eux-mêmes, à maintenir le peuple endormi dans cette bonne religion de résignation et d'humilité qui était pourtant si commode pour expliquer la misère, l'injustice et l'inégalité sociales. De toutes les digues opposées au courant révolutionnaire, celle-ci était de beaucoup la plus solide; mais, lézardée de tous côtés, elle fait eau, elle penche et chaque flot en emporte sa pierre.

Que faire pour remplacer la religion qui s'en va? Puisque l'opprimé ne croit plus au miracle, peut-être pourra-t-on le faire croire au mensonge? C'est dans cette espérance vaine que des savants, économistes, académiciens, commerçants, financiers, ont imaginé d'introduire dans la science cette proposition hardie, que la propriété et la prospérité sont toujours la récompense du travail. Mais il y aurait pudeur à discuter de pareilles assertions. En prétendant que le labeur est l'origine de la fortune, les économistes ont parfaitement conscience qu'ils ne disent pas la vérité. Aussi bien que les socialistes, ils savent que la richesse est le produit, non du travail personnel, mais du travail des autres; ils n'ignorent pas que les coups de bourse et les spéculations, origine des grandes fortunes, n'ont pas plus de rapport avec le travail serait nécessaire pour faire vivre cent mille personnes, se distingue des autres hommes par une intelligence écrite mille fois supérieure à celle de la moyenne. Ce serait être dupe, presque complice, de s'attarder à discuter les arguments hypocrites de cette prétendue origine de l'inégalité sociale.

Mais voici qu'on emploie un raisonnement d'une autre nature et qui a du moins le mérite de ne pas reposer sur un mensonge. On invoque contre les revendications sociales le droit du plus fort. La théorie dite de Darwin vient de faire son entrée dans la science et l'on croit pouvoir s'en servir contre nous. En effet, c'est bien le droit du plus fort qui triomphe pour l'accaparement des fortunes. Celui qui est le plus apte matériellement, le plus favorisé par sa naissance, par son instruction, par ses amis, celui qui est le mieux armé et qui trouve devant lui les ennemis les plus faibles, celui-là a le plus de chances de réussir; mieux que d'autres il peut se bâtir une citadelle du haut de laquelle il tirera sur ses frères infortunés.

Ainsi en a décidé le grossier combat des égoïsmes en lutte. Jadis on n'osait trop avouer cette théorie de fer et de feu, elle eût paru trop violente et l'on préférerait les paroles mielleuses. On l'enveloppait même sous de graves formules dont on espérait que le pauvre peuple ne comprendrait pas le sens: «*Le travail est un frein*» disait Guizot. Mais les découvertes de la science relatives au combat pour l'existence entre les espèces et à la survivance des plus vigoureuses, ont encouragé les théoriciens

(1) Les sous-parties et les titres de ces sous-parties sont l'œuvre d'*Anti.mythes*.

de la force à proclamer sans ambages leur insolente volonté: «Voyez, disent-ils, *c'est la loi fatale; c'est l'immuable destinée à laquelle mangeurs et mangés sont également soumis*».

Nous devons nous féliciter de ce que la question soit ainsi simplifiée dans sa brutalité, car elle est d'autant plus près de se résoudre. «*La force règne!*» disent les soutiens de l'inégalité sociale. «*Oui, c'est la force qui règne!*» s'écrie de plus en plus fort l'industrie moderne dans son perfectionnement féroce. Mais ce que disent les économistes, ce que disent les industriels, les révolutionnaires ne pourront-ils le dire aussi, tout en comprenant qu'entre eux l'accord pour l'existence remplacent graduellement la lutte pour l'existence? La loi du plus fort ne fonctionnera pas toujours au profit du monopole industriel. «*La force prime le droit*», a dit Bismarck après tant d'autres; mais on peut préparer le jour où la force sera au service du droit. S'il est vrai que les idées de solidarité se répandent, s'il est vrai que les conquêtes de la science finissent par pénétrer dans les couches profondes, s'il est vrai que les vérités deviennent propriété commune, si révolution se fait dans le sens de la justice; les travailleurs qui ont en même temps le droit et la force, ne s'en serviront-ils pas pour faire la révolution au profit de tous? Contre les masses associées, que pourront les individus isolés, si forts qu'ils soient par l'argent, l'intelligence et l'astuce? Les gens de gouvernement, désespérant de leur cause, en sont venus à ne demander à leurs maîtres que la «*poigne*», leur seul chance de salut. Il ne serait pas difficile de citer des exemples de ministres que l'on n'a choisis ni pour leur gloire militaire ou leur noble généalogie, ni pour leurs talents ou leur éloquence, mais uniquement pour leur manque de scrupules. A leur sujet le doute n'est point permis: nul préjugé ne les arrête pour la conquête du pouvoir ou des écus.

Dans aucune des révolutions modernes nous n'avons vu les privilégiés combattre leurs propres batailles. Toujours ils s'appuient sur des armées de pauvres auxquels ils enseignent ce qu'on appelle «*la religion du drapeau*» et qu'ils dressent à ce que l'on appelle «*le maintien de l'ordre*». Cinq millions d'hommes, sans compter la police haute et basse, sont employés à cette œuvre en Europe. Mais ces armées peuvent se désorganiser, elles peuvent se rappeler les liens d'origine et d'avenir qui les rattachent à la masse populaire; la main qui les dirige peut manquer de vigueur. Composées en grande partie de prolétaires, elles peuvent devenir, elles deviendront certainement pour la société bourgeoise ce que les barbares à la solde de l'empire sont devenus pour la société romaine, un élément de dissolution. L'histoire abonde en exemples de l'affolement subit qui s'empare des puissants. Quand les malheureux déshérités se seront unis pour leurs intérêts, de métier à métier, de nation à nation, de race à race, quand ils connaîtront bien leur but, n'en doutez pas, l'occasion se présentera certainement d'employer leur force au service du droit, et quelque puissant que soit le maître d'alors, il sera bien faible en face de tous les faméliques ligués contre lui. A la grande évolution qui s'accomplit maintenant succédera la grande révolution si longtemps attendue.

Ce sera le salut et il n'y en a point d'autre. Car si le capital garde la force, nous serons tous des esclaves de ses machines, de simples cartilages rattachant les dents de fer aux arbres de bronze ou d'acier; si aux épargnes réunies dans les coffres des banquiers s'ajoutent sans cesse de nouvelles dépouilles gérées par des associés responsables seulement devant leurs livres de caisse, alors c'est en vain que vous feriez appel à la pitié, personne n'entendra vos plaintes. Le tigre peut se détourner de sa victime, mais les livres de banque prononcent des arrêts sans appels; les hommes, les peuples sont écrasés sous ces pesantes archives dont les pages silencieuses racontent en chiffres l'œuvre impitoyable. Si le capital doit l'emporter, il sera temps de pleurer notre âge d'or, nous pourrions alors regarder derrière nous et voir comme une lumière qui s'éteint tout ce que la terre eut de doux et de bon, l'amour, la gaieté, l'espérance. L'Humanité aura cessé de vivre.

Il y a quelques années l'habitude s'était répandue dans le monde officiel et courtisan d'Europe de répéter que le socialisme, l'élément du renouveau dans la société, était mort, définitivement enterré. Un homme fort habile dans les petites choses, mais impuissant dans les grandes, un parvenu, un vaniteux qui haïssait le peuple parce qu'il en était issu, s'était vanté d'avoir «*saigné la gueuse*». Il croyait l'avoir exterminée dans Paris, l'avoir enfouie dans les fosses du Père-Lachaise. C'est à la Nouvelle-Calédonie, aux antipodes, pensait-il, que des échantillons malingres de ceux qui furent autrefois des socialistes pourraient être trouvés. Après M. Thiers, ses bons amis d'Europe s'empressèrent de répéter ses paroles, et de toutes parts ce fut un chant de triomphe. Quant aux socialistes allemands, n'avions-nous pas là, pour les surveiller, le maître des maîtres, celui dont un froncement de sourcils faisait trembler l'Europe? Et les nihilistes de Russie? Qu'étaient ces misérables? Des monstres bizarres, des sauvages issus de Huns et de Bachkirs, dont les hommes du monde policé d'occident n'avaient à s'occuper que comme d'échantillons d'histoire naturelle.

Néanmoins, la joie causée par la disparition du socialisme n'a pas duré. De mauvais rêves troublaient les bourreaux. Il leur semblait que les victimes n'étaient pas tout à fait mortes. Et maintenant existe-t-il encore un aveugle qui puisse douter de leur résurrection? Tous les laquais de plume qui répétaient après Gambetta: «*Il n'y a pas de question sociale!*», ne sont-ils pas les mêmes qui reprennent les paroles de l'empereur Guillaume, comme ils saisiraient au vol les crachats du Grand Lama, pour crier: «*La question sociale nous envahit! La question sociale nous assiège!*». Dans toutes les assemblées, les ouvriers se prononcent à l'unanimité pour l'appropriation du sol et des usines, considérée déjà comme le point de départ de la nouvelle ère économique. L'Angleterre, les États-Unis, le Canada, l'Australie retentissent du cri: «*Nationalisation du sol*», et les grands propriétaires affolés s'attendent à ce que le peuple entre en chasse contre eux. Est-ce que toute la littérature spontanée des chansons et des refrains socialistes n'a pas déjà repris en espérance tous les produits du travail collectif?

*Nègre de l'usine,
Forçat de la mine,
Ilote des champs,
Lève-toi, peuple puissant;
Ouvrier, prends la machine!
Prends la terre, paysan!*

Et la compréhension naissante du travailleur ne s'évapore pas toute en chansons. Les grèves prennent un caractère agressif qu'elles n'avaient jamais eu. Ce ne sont plus seulement des actes de désespoir passif, des promenades mornes de familles demandant du pain; elles commencent à prendre des allures de revendications fort gênantes pour les capitalistes. N'avons-nous pas vu aux États-Unis les ouvriers, maîtres pendant huit jours de tous les chemins de fer de l'Indiana et d'une partie du versant de l'Atlantique? Et, lors de la grande grève des chargeurs et portefaix de Londres, tout le quartier des Docks ne s'est-il pas trouvé de fait entre les mains d'une foule internationale, fraternellement unie? Ainsi l'évolution s'accomplit, la révolution approche. Le socialisme, c'est-à-dire l'armée des individus qui veulent changer l'état social, a repris sa marche. La foule en mouvement se précipite, et nul gouvernement n'ose plus fermer les yeux à la vue de ces masses profondes! Bien au contraire, le pouvoir s'en exagère le nombre et cherche tantôt à les combattre par des lois absurdes, des vexations irritantes, tantôt par des politesses et des phrases à effet. Depuis qu'un souverain s'est mis en frais de grâces pour le socialisme, la tourbe des «*reptiles*» se rue derrière lui pour faire assaut de courbettes. Pas un journal qui ne nous offre sa solution de la question sociale?

Maintenant le bruit de la révolution éclate déjà, ébranlant les usines, les parlements et les trônes. Mais on comprend qu'un sinistre silence se soit fait naguère lorsque «*l'ordre régnait à Varsovie*» et ailleurs. Au lendemain d'une tuerie, il est peu d'hommes qui osent se présenter aux balles. Lorsqu'une parole, un geste sont punis de la prison, bien clairsemés sont les hommes qui ont le courage de s'exposer au danger. Ceux qui acceptent tranquillement le rôle de victimes pour une cause dont le triomphe est encore lointain ou même douteux sont rares; tout le monde n'a pas l'héroïsme de ces nihilistes russes qui composent des journaux dans l'ancre même de leurs ennemis et qui vont les afficher sur les murs entre deux factionnaires. Il faut être bien dévoué soi-même pour avoir le droit d'en vouloir à ceux qui ne se déclarent pas socialistes quand leur travail en dépend, c'est-à-dire la vie de ceux qu'ils aiment. Mais si tous les opprimés n'ont pas le tempérament de héros, ils n'en sentent pas moins la souffrance, ils n'en ont pas moins le vouloir d'y échapper, et l'état d'esprit, de tous ceux qui souffrent comme eux et qui en connaissent la cause finit par créer une force révolutionnaire. Dans telle ville où il n'existe pas un seul groupe d'anarchistes, tous les ouvriers le sont déjà d'une manière plus ou moins consciente. D'instinct ils applaudissent le camarade qui leur parle d'un état social où il n'y aura plus de maîtres et où le produit du travail sera dans les mains du producteur. Cet instinct contient en germe la révolution future, car de jour en jour il se précise et se transforme en connaissance distincte. Ce que l'ouvrier sentait vaguement hier, il le sait aujourd'hui, et chaque nouvelle expérience le lui fait mieux savoir. Et les paysans qui ne trouvent pas à se nourrir du produit de leur lopin de terre, et ceux, bien plus nombreux encore, qui n'ont pas en propre une motte d'argile, ne commencent-ils pas à comprendre que la terre doit appartenir à celui qui la cultive? Ils l'ont toujours senti d'instinct; ils le savent maintenant et se préparent à parler le langage précis de la revendication.

Élisée RECLUS.
